

Jésus face à la violence

Bibliographie

Paul Beauchamp – Denis Vasse, *La violence dans la Bible*, Cahiers Évangiles 76, 1991.

Daniel Marguerat, « Jésus, Dieu et la violence » (*Dieu est-il violent ?* D. MARGUERAT, éd, Bayard, 2008, p. 59-85),

Introduction

À partir du titre retenu pour cet exposé, plusieurs fils de réflexion peuvent être tirés...

Si nous définissons, avec d'autres, la violence comme le fait d'éprouver ou de recourir à cette « force déréglée qui porte atteinte à l'intégrité physique ou psychique pour mettre en cause, dans un but de domination ou de destruction, l'humanité de l'individu »¹, cela implique de distinguer, comme pour le phénomène du mal dont elle relève, différentes catégories de violence et la perspective dans laquelle on se place (violence exercée contre autrui ou violence subie). Ainsi, pour nous en tenir aux formes de violence que nous trouvons dans les récits évangéliques, il y a une violence d'ordre physique (tout ce qui relève de l'agression d'un côté, et, de l'autre, tout ce qui touche à la maladie, les infirmités et la mort), une violence d'ordre social affectant toutes les formes de pauvreté et d'exclusion, et une violence religieuse, source de rejet, de persécutions et de meurtres.

– « Jésus face à la violence » peut s'entendre tout d'abord au sens des différentes formes de violence rencontrées chez ses contemporains par Jésus au cours de sa vie,

Ce premier fil nous invite à repérer ce que les évangiles nous disent de cette violence et de ce que fut l'attitude de Jésus lorsqu'il y fut confronté en rencontrant ceux qui en étaient les victimes. Cette attitude n'est pas étrangère à son identité de Messie, Fils de Dieu, sauveur de l'humanité et, à ce titre, elle est partie intégrante du message de salut dont il était porteur. Elle est aussi révélatrice du chemin vers le Royaume qu'il nous a invités à prendre à sa suite.

Quelle fut la réponse de Jésus aux situations de violence dont il fut le témoin ? Telle sera la première question que nous nous poserons.

– Mais « Jésus face à la violence subie » peut s'entendre également au sens de Jésus comme étant lui-même victime de la violence, sa mort en marquant l'aboutissement extrême.

1 BLANDINE KRIEGLER « La violence à la télévision ». Rapport de la Mission d'évaluation, d'analyse et de propositions relative aux représentations violentes à la télévision, Ministère de la Culture et de la Communication.

Ce sera un deuxième fil à dérouler pour approfondir notre réflexion : comment expliquer les manifestations d'hostilité et de violence grandissantes qui le conduisirent à la mort ? Quelle fut son attitude face à elles ? En racontant la passion, la mort et la résurrection de Jésus, les narrateurs évangéliques nous disent comment ces événements tragiques, interprétés à la lumière de l'Écriture et dans l'Esprit du Ressuscité, peuvent prendre sens.

Comment le Christ ressuscité témoigne-t-il d'une traversée possible de la violence et de la victoire de la vie sur la violence et la mort ? Telle sera notre deuxième question.

1. Jésus face à la violence rencontrée chez ses contemporains

– *Les situations de violence dans les récits évangéliques*

« Il y a de la douceur dans l'Ancien Testament

Il y a de la violence dans le Nouveau Testament.

Une chose est sûre : nous ne pouvons cacher cette violence. Les seuls à l'ignorer, d'ailleurs, seraient ceux qui n'ont jamais ouvert un Évangile [...]

La mission de Jésus a voulu qu'il appartienne à l'histoire et celle-ci est violente ». (Paul Beauchamp)

◆ violence physique (possessions, infirmités, maladies, mort)

La première forme de violence à laquelle Jésus est confronté est celle qui affecte tous les malades et infirmes qui se pressent autour de lui.

C'est d'abord un homme possédé par un esprit impur que rencontre Jésus à la synagogue de Capharnaüm (Mc 1,21-28 // Lc 4,31-37). Après lui, en viendront beaucoup d'autres. Ainsi, ces femmes « guéries d'esprits mauvais et de maladies » dont Luc dit qu'elles étaient, comme les Douze apôtres, avec Jésus : « Marie, dite de Magdala dont étaient sortis sept démons, Jeanne, femme de Chouza, intendant d'Hérode, Suzanne et beaucoup d'autres qui les aidaient de leurs biens » (Lc 8,2). Plus connu, peut-être, est le possédé de Gêrasa, dont la terrible souffrance est particulièrement soulignée par l'évangéliste Marc : « Il habitait dans les tombeaux, personne ne pouvait plus le lier, même avec une chaîne. Car il avait été souvent lié avec des entraves et des chaînes, mais il avait rompu les chaînes et brisé les entraves, et personne n'avait la force de le maîtriser » (Mc 5,3-4). Citons enfin cet enfant possédé d'un « esprit muet » que les disciples ne sont pas arrivés à libérer. Selon ce que son père dit à Jésus, « l'esprit s'empare de lui n'importe où, le jette à terre » et fait que « l'enfant écume, grince des dents et devient raide » (Mc 9,14-27 et //).

Avec la belle-mère de Simon que Jésus guérit de sa forte fièvre en sortant de la synagogue de Capharnaüm, s'inaugure la longue série de tous les malades qui se pressent autour de lui, voire qui se jettent sur lui pour le toucher, au risque de l'écraser (Mc 3,10). Ce sont « des malades de toutes sortes » (Lc 4,40), dont des lépreux, condamnés à vivre en marge de la société (Mc 1,40-45 et // ; Lc 17,11-19), et aussi cet homme souffrant d'hydropisie (nous dirions probablement « œdème » aujourd'hui), rencontré au cours d'un repas chez un chef des Pharisiens (Lc 14,1-6), sans oublier la femme souffrant depuis douze ans d'un « flux de sang » (Mc 5,25-34 et //). Certains de ces malades sont sur le point de mourir, tel le serviteur du centurion de Capharnaüm (Lc 7,1-10 // Mt 8,5-13), la fille de Jaïre, un chef de synagogue (Mc 5,21-24.35-43 et //).

Jésus rencontre également des infirmes : un paralytique couché sur une civière et descendu par le toit de la maison pour être déposé devant Jésus (Mc 2,1-2 et //), un homme à la main paralysée (Mc 3,1-6 et //), une femme courbée, infirme depuis dix-huit ans (Lc 13,17), un sourd-muet (Mc 7,31-37) et l'aveugle de Bethsaïde (Mc 8,22-26), et Bartimée, l'aveugle de Jéricho – ou deux aveugles chez Mt (Mc 10,46-52 et //).

La menace que tous ces maux font peser sur la vie de toutes ces personnes devient réalité dans quelques épisodes du ministère de Jésus : la mort de la fille de Jaïre intervient au cours du trajet de Jésus vers sa maison, et, dans la ville de Naïn, Jésus croise le cortège funèbre du fils unique d'une veuve (Lc 7,11-17).

◆ *violence physique (coups, manifestations d'hostilité, projets de mort)*

Le seul fait de violence physique rapporté comme événement marquant du ministère de Jésus est l'arrestation et la décapitation de Jean-Baptiste par Hérode (Lc 3,19-20 ; Mc 6,16-17 et //).

Mais, dans les discours de Jésus, il est fait à plusieurs reprises référence à des voies de fait : frapper sur un joue, prendre le manteau ou la tunique, voler les biens d'autrui (SM ou SP), aux guerres que se livrent les souverains (Lc 14,3). On se souvient également de la parabole du bon samaritain dans laquelle un homme descendant de Jérusalem à Jéricho est roué de coups et dépouillé par des bandits qui le laissent à moitié mort (Lc 10,30-36). Ou encore de la fin de la parabole des talents (Lc 19,11-28 // Mt 25,14-30) : « Quant à mes ennemis, ces gens qui ne voulaient pas que je règne sur eux, amenez-les moi et égorgez-les devant moi » ! Rappelons enfin la parabole des vignerons homicides qui n'hésitent pas à tuer le fils du Maître de la vigne pour s'emparer de l'héritage (Mc 12,1-12 et //).

◆ *violence sociale (les pauvres, les exclus)*

La société du temps de Jésus n'est pas à l'abri des injustices sociales : elle a son lot de pauvres et d'exclus, de divisions familiales et de litiges devant les tribunaux. En témoignent certains propos de Jésus (Lc 12,51-53.57-58 // Mt 5,25-26) et plusieurs personnages des récits évangéliques. Ainsi, le pauvre Lazare, qui gît, couvert d'ulcères, au porche de la demeure d'un homme riche « qui s'habillait de pourpre et de linge fin et qui faisait chaque jour de brillants festins ». Ou encore, la veuve misérable du Temple qui se mêle aux riches mettant leurs offrandes dans le tronc du Temple, pour y déposer deux petites pièces, « tout ce qu'elle a pour vivre » (Mc 12,41-44 // Lc 21,1-4).

Les collecteurs d'impôts, quant à eux, collaborateurs de fait de l'occupant romain et soupçonnés d'enrichissement personnel aux dépens des contribuables, sont assimilés à la catégorie des « pécheurs », c'est-à-dire des gens « impurs », et mis à ce titre au ban de la société. Tel est le cas de Lévi, fils d'Alphée (Mc 2,13-17 ; Lc 5,27-32), (alias Matthieu en Mt 9,9-13) ou encore de Zachée (Lc 19,8). Leurs victimes, criblées de dettes, étaient alors à la merci de leurs créanciers qui n'étaient pas tous aussi généreux que celui de la parabole que Jésus raconte à Simon le pharisien : devant l'incapacité de ses deux débiteurs à le rembourser, ce créancier leur fait grâce à tous deux de leur dette (Lc 7,41-43).

◆ *violence religieuse*

La violence dans le domaine religieux est au premier plan des trois épisodes bien connus :

– celui que l'on désigne habituellement sous le titre de « Jésus et la pécheresse ». Il faudrait dire, en respectant davantage le texte grec « la rencontre de Jésus et de la femme qui, dans la ville où se trouve Jésus, était considérée comme une pécheresse », c'est-à-dire contrevenant, d'une façon ou d'une autre, aux prescriptions rituelles de la Loi (Lc 7,36-50). Sans qu'on sache la cause de cette réputation – rien ne dit que c'était une prostituée –, la réaction de l'hôte de Jésus, Simon le Pharisien, est claire : elle ne doit pas être approchée pour ne pas être source d'impureté pour ceux qui se pensent « en règle » avec Dieu.

– le deuxième épisode est celui de la femme adultère raconté par l'évangéliste Jean (8,1-11). Prise en flagrant délit d'adultère, elle doit, selon la Loi de Moïse, être lapidée. La violence de la situation se trouve renforcée, non sans humour de la part du narrateur, par la finale de l'épisode qui voit les accusateurs quitter piteusement la scène, avouant ainsi implicitement qu'ils ne sont pas en état de lui « jeter la première pierre » !

– le troisième est celui de l'aveugle de naissance, également raconté par Jean (9,1-41). Il fait apparaître que la cécité était considérée comme une punition divine. Ce sont les disciples de Jésus qui posent la question : « Rabbi, qui a péché pour qu'il soit né aveugle, lui ou ses parents ? ».

La violence religieuse apparaît également en arrière-plan des discours de Jésus : insultes, calomnies et persécutions attendent les disciples « à cause du Fils de l'homme » (Mt 5,11 // Lc 6,22) tandis que, derrière des manifestations ostentatoires de piété, on perçoit des comportements de profonde injustice. Ainsi, parmi les reproches que Jésus adresse aux Pharisiens : « Ils lient de pesants fardeaux et les mettent sur les épaules des hommes alors qu'eux-mêmes se refusent à les remuer du doigt » (Mt 23,4).

Conclusion :

C'est bien la violence sous toutes ses formes à laquelle Jésus a fait face, pour apporter au cœur de l'humanité souffrante le message évangélique, la « bonne nouvelle » de l'offre de salut de Dieu. S'il n'avait pas été, quelque part, réponse ou remède à la violence, voire « combat » contre la violence, ce message n'aurait pas pu être entendu comme une « bonne nouvelle ».

Ce que les récits évangéliques nous disent des réactions de Jésus dans ces différentes situations de violence est donc étroitement lié à cette « bonne nouvelle ». Mais avec quelles armes a-t-il combattu ? C'est bien la question qui nous intéresse !

– *Comment Jésus « combat » la violence*

◆ *par la compassion et la guérison en signe de l'offre du salut de Dieu*

En ce qui concerne la maladie, les infirmités et la mort, le témoignage des évangiles est unanime sur deux points essentiels :

1. Jésus a guéri les malades et les infirmes et, à plusieurs reprises, a ressuscité des personnes mortes.
2. Jésus n'a pas été simplement un de ces thaumaturges ou « hommes divins » à succès qui exerçaient à son époque et dont parlent les historiens. Les miracles de guérison, littéralement les « actes de puissance » de Jésus sont les « signes » par lesquels l'offre de la réconciliation avec Dieu, le salut qui ouvre à la vie éternelle du Royaume, se donnent à reconnaître et accueillir.

Les évangélistes racontent ainsi comment la rencontre avec Jésus pour ceux qui sont « malades », souffrant de divers maux, infirmités, possessions (une métaphore du péché sans jamais induire un rapport de cause à effet : la maladie n'est jamais présentée comme la conséquence du péché) est

source de guérison, celle-ci étant le signe, la manifestation concrète du salut offert par Dieu dans la rencontre avec Jésus.

Le salut ou être délivré du mal / de la violence, dans les évangiles synoptiques, c'est l'histoire d'une rencontre avec le Christ, une rencontre qui transforme tout l'être, ouvre à une vie nouvelle, à un avenir de « paix » (au sens large de l'état de « bien-être, prospérité, bonheur » de l'hébreu « shalom »).

Cette rencontre transforme la relation à Dieu et l'image que l'on se fait de lui. Elle fait tomber celle de Jésus « magicien » dans la mesure où celui-ci transmet une « force » qui ne vient pas de lui. Sa « puissance » tient en ce qu'il reconnaît en l'autre la foi qui l'anime et qu'il le fait advenir à la « vérité » de lui-même et de ce qu'il vit.

C'est une rencontre qui se déroule dans le temps et ne joue pas sur le spectaculaire. Elle touche au plus profond de l'être. Elle fait place à l'inattendu. Ainsi, le désir d'être guérie de la femme hémorroïsse devient un désir de dire « toute la vérité » et de vivre ainsi en vérité. C'est une rencontre qui libère du poids culpabilisant du péché. « “Femme, où sont-ils donc ?” » dit Jésus à la femme adultère, « “Personne ne t'a condamnée”. Elle répondit : “Personne, Seigneur ” et Jésus lui dit : “Moi non plus je ne te condamne pas : va, et désormais ne pèche plus” » (Jn 8,10-11)

Jésus nous sauve... de la condamnation en libérant la voix de notre conscience spirituelle qui nous dit « tu peux vivre » (C. Theobald).

◆ *en dénonçant les injustices et les hypocrisies*

— *en actes*

En touchant les lépreux, en allant partager la table des collecteurs d'impôts et des pécheurs, en étant pris de pitié pour les foules affamées, Jésus a clairement pris parti pour « les petits », tous les pauvres et les exclus de la société de son temps. Tel est le fondement de la mission qu'il a reçue de Dieu au jour de son baptême, et qu'il a transmise à ses disciples, celle « d'accomplir toute justice » (Mt 3,15). Dans l'évangile de Mt, le terme de justice a un sens théologique : « accomplir la justice de Dieu », c'est, conformément à la volonté de Dieu révélée par l'Écriture, une « justice » qui « surpasse » — au sens où elle l'excède —, celle des scribes et des pharisiens. L'engagement du disciple à la suite de Jésus comporte la même exigence. C'est ainsi que l'éthique, selon Mt, à savoir la manière dont on se comporte envers son prochain, engage le disciple du Christ devant Dieu. La célèbre parabole du « Jugement dernier » ne dit rien d'autre : « En vérité, je vous le déclare, chaque fois que vous l'avez fait (nourrir, donner à boire, vêtir, visiter les prisonniers) à l'un de ces petits qui sont mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait » (Mt 25,40).

– et en paroles fortes !

Impossible de ne garder de l'enseignement de Jésus que la douceur des Béatitudes et l'appel à tendre l'autre joue ! « C'est un feu que je suis venu apporter sur la terre, et comme je voudrais qu'il soit déjà allumé » dit Jésus à ses disciples (Lc 12,49).

Bien des paroles et des discours de Jésus ne sont pas dépourvus de violence ! Une violence verbale semblable à bien des égards, au langage des prophètes d'Israël, qui « montre du doigt l'injustice et vise au réveil et à la prise de conscience. Ce qui frappe dans le discours de Jésus, c'est sa capacité d'indignation devant les situations intolérables. Il déclare la guerre à ce qui mutile les hommes. L'indignation est cette faculté de démasquer les violences latentes, de refuser la banalisation des misères humaines ou la duperie des comportements hypocrites. La force des paroles de Jésus est à la hauteur de son émotion devant la détresse » (D. Marguerat, p. 68.)

➤ Ainsi, la parabole du « débiteur impitoyable » que Jésus raconte à l'apôtre Pierre qui lui demandait : Seigneur, quand mon frère commettra une faute à mon égard, combien de fois lui pardonnerai-je ? Jusqu'à 7 fois ? » n'est pas sans consonance avec les menaces divines, brandies par la bouche du prophète Amos, à l'encontre des riches qui spolient les pauvres. Au « Je changerai vos fêtes en deuil et tous vos chants en complainte ; je couvrirai tous les reins de sac et je tondrai toutes les têtes ; je mettrai le pays en deuil » (Am 8,10), répond ce que le maître de la parabole réserve à celui de ses serviteurs qui n'avait pas accordé à son compagnon la remise de dette dont il avait lui-même bénéficié : « Et, dans sa colère, son maître le livra aux tortionnaires, en attendant qu'il eût remboursé tout ce qu'il lui devait ». (Mt 18,34). Et Jésus d'ajouter : « C'est ainsi que mon Père céleste vous traitera, si chacun de vous ne pardonne pas à son frère du fond du cœur » (Mt 18,35).

➤ Ainsi encore, dans les fameuses « invectives contre les Pharisiens », mises dans la bouche de Jésus en Mt 23,13-36. Ce long réquisitoire, dont la violence verbale ne peut être niée, relève, non pas comme on l'a souvent dit, du genre de la « malédiction » mais plutôt de celui de la « lamentation funèbre » : le terme grec « *ouai* » qui traduit l'hébreu « *hoy* » est l'expression des pleurs. « Jésus ne maudit pas ; il entonne tristement le chant devant ceux qui vont à la mort. Prononcée sur des vivants, la lamentation funèbre annonce et anticipe leur mort prochaine » : « Quel malheur pour vous, scribes et Pharisiens hypocrites ! » (D. M. p. 66).

◆ *en proposant « l'économie nouvelle » du Royaume*

➤ Une autre échelle de valeurs sociales

Dans une société fondée sur les notions « d'honneur et de honte » et sur la relation de donnant-donnant du clientélisme gréco-romain, Jésus propose un modèle nouveau, impliquant un renversement radical des valeurs sociales admises.

En ce sens, le récit de Luc nous rapporte ces paroles de Jésus, prononcées un jour de sabbat, lors d'un repas chez un chef des Pharisiens. Remarquant que les invités choisissaient la première place, il leur dit : « Quand tu es invité à des noces, ne va pas te mettre à la première place, de peur qu'on ait invité quelqu'un de plus important que toi, et que celui qui vous a invités, toi et lui, ne vienne te dire : “Cède-lui la place” ; alors tu irais tout confus prendre la dernière place. Au contraire, quand tu es invité, va te mettre à la dernière place, afin qu'à son arrivée celui qui t'a invité te dise : “Mon ami, avance plus haut”. Alors ce sera pour toi un honneur devant tous ceux qui seront à table avec toi. Car tout homme qui s'élève sera abaissé et celui qui s'abaisse sera élevé .

Il dit aussi à celui qui l'avait invité : « Quand tu donnes un déjeuner ou un dîner, n'invite pas tes amis, ni tes frères, ni tes parents, ni de riches voisins, sinon eux aussi t'inviteront en retour, et cela te sera rendu. Au contraire, quand tu donnes un festin, invite des pauvres, des estropiés, des boiteux, des aveugles, et tu seras heureux parce qu'ils n'ont pas de quoi te rendre : en effet, cela te sera rendu à la résurrection des justes ».

(Lc 14,7-24)

➤ La charte du Royaume : les Béatitudes

Cette « économie nouvelle du Royaume », dont la « douceur » s'oppose radicalement à la violence des hommes, trouve son expression parfaite dans le poème des Béatitudes. Véritable « porche d'entrée » du Sermon sur la Montagne, les Béatitudes proclament le « bonheur parfait » de celui qui, tel le psalmiste « se plaît à la Loi du Seigneur ». « Heureux » est cet homme : « Il est comme un arbre planté près du ruisseau, il donne du fruit en sa saison et son feuillage ne se flétrit pas... » (Ps 1,1-3). Distinct du genre littéraire de la « bénédiction », le genre littéraire de la béatitude, connu de l'AT, est une forme de « félicitations » qui suppose la constatation d'un bonheur déjà réalisé ou , au moins, en voie de réalisation.

C'est aux « pauvres de cœur », ceux qui, se sachant « petits » devant Dieu, se reposent sur sa miséricorde, qu'appartient déjà le Royaume de Dieu. Les « doux », qui se mettent à l'école de Jésus « doux et humble de cœur » (Mt 11,29), les « miséricordieux », les « artisans de paix », les

« affamés et assoiffés de justice », les « cœurs purs » et les « persécutés pour la justice » en sont les différentes figures.

➤ Accomplir la Loi et la Règle d'or du SM

Dans cette maxime bien connue du monde antique et de toutes les grandes religions, se récapitulent toutes les instructions données par Jésus sur la manière d'accomplir la Loi et la justice nouvelles du Royaume. Dans le SM, elle explicite le double commandement d'aimer Dieu et son prochain sur lequel Jésus recentre l'ensemble de la Loi mosaïque telle qu'il vient de l'interpréter pour ses disciples et la foule qui les accompagne.

« Vous avez appris qu'il a été dit : 'Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi. Et moi je vous dis : aimez vos ennemis et priez pour ceux qui vous persécutent, afin d'être vraiment les fils de votre Père qui est dans les cieux car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons et tomber la pluie sur les justes et les injustes » (Mt 5,43-45).

« Ainsi, tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le vous-mêmes pour eux : c'est la Loi et les Prophètes » (Mt 7,12)

Conclusion

Le ministère de Jésus peut ainsi se relire sous l'angle de la dénonciation et du combat, en actes et en paroles, de toutes les formes de violence rencontrées sur les routes de Galilée et sur le chemin de Jérusalem. Résolument engagé aux côtés des plus démunis et des victimes d'un monde injuste, Jésus a proclamé la « bonne nouvelle du salut », la réalité d'une autre manière de vivre, en « fils aimés de Dieu », et a appelé tous ses disciples à en témoigner, dans le quotidien de leur existence.

2. Jésus face à la violence qu'il subit

Témoin engagé de la violence régnant dans la société de son temps, Jésus n'a pas été épargné ! Son histoire est, elle aussi, marquée, d'un bout à l'autre, par la violence. On perçoit, dans les récits évangéliques, une douloureuse interrogation à ce sujet : pourquoi fallait-il que le Messie Sauveur connaisse un destin aussi tragique ? Néanmoins, parce qu'ils sont écrits à la lumière de la Résurrection, ces récits sont avant tout un témoignage de foi et d'espérance : de la mort la plus violente, la plus injuste et la plus absurde, Dieu a fait jaillir la vie. En nous racontant comment Jésus a fait face aux événements qui ont conduit à sa mort, ils nous invitent à en découvrir le sens théologique et à le recevoir à notre tour dans la foi.

– de l'hostilité grandissante à la mort sur la croix

Déjà inscrite dans la généalogie de Jésus qui ouvre l'évangile de Matthieu par l'histoire mouvementée et violente du peuple d'Israël dont sont porteurs les ancêtres de Jésus – David en particulier, dans le triste épisode de la mort d'Urie, mari de Bethsabée –, la violence menace Jésus dès sa naissance en la personne du roi Hérode. En assassinant collectivement les enfants de Bethléem, ce roi sanguinaire cherche avant tout à se débarrasser de celui en qui il voit une menace pour son pouvoir. En établissant plusieurs parallèles avec l'histoire de Moïse (mise à mort des enfants mâles des fils d'Israël en Égypte sur ordre de Pharaon, à laquelle échappe Moïse...), Mt souligne que la violence qui atteint Jésus s'enracine dans l'histoire passée de son peuple : les envoyés de Dieu ont, au fil des siècles, connu rejet et persécution. La proclamation de la proximité du Règne de Dieu « qui interpelle l'homme dans ses certitudes et sa suffisance, suscite rejet et haine à l'encontre de l'envoyé de Dieu » (E. Cuvillier, « Jésus aux prises avec la violence dans l'évangile de Matthieu », *ETR* 1999/3, p.335-349, ici p. 341).

Par son attitude et ses paroles de dénonciation de la violence – de la violence religieuse en particulier – d'une part, et par sa proclamation des valeurs nouvelles du Royaume, Jésus dérange fortement certains de ses contemporains, dans la mesure où la nouveauté radicale de son message semble remettre en cause des éléments essentiels de la foi juive – dont les autorités religieuses de son temps sont les garants. De fait, n'est-il pas normal que ces quelques scribes, assis dans la maison de Capharnaüm où l'on fait venir par le toit un paralytique devant Jésus, se mettent à « raisonner en leurs cœurs » lorsque, au lieu de la guérison miraculeuse attendue, ils entendent Jésus dire au paralysé : « Mon fils, tes péchés sont pardonnés » ? Ils n'ont pas tort du tout de penser que seul Dieu peut pardonner les péchés ! Mais il leur reste à accueillir en Jésus « le Fils de l'homme qui a autorité pour pardonner les péchés sur la terre » (Mc 2,1-12).

De même, comment ne pas être choqués que Jésus mange avec les collecteurs d'impôts et les pécheurs », si l'on ne reconnaît pas en lui celui qui est venu appeler non pas les justes, mais les pécheurs » (Mc 2,17) ? Comment accepter que les disciples de Jésus ne se joignent pas au jeûne des disciples de Jean Baptiste et des Pharisiens (Mc 2,18) et qu'ils fassent ce qui n'est pas permis le jour du sabbat en mangeant des épis de blé (Mc 2,23-24) avant de comprendre que « le sabbat a été fait pour l'homme et non l'homme pour le sabbat, de sorte que le Fils de L'homme est maître même du sabbat » ?

Le résultat ne se fait pas attendre : tenant conseil avec les Hérodiens, les Pharisiens cherchent « un moyen de le faire périr » (Mc 3,6). Ils croient le trouver en venant, à plusieurs reprises,

discuter avec lui pour lui tendre un piège : ils lui demandent un signe qui vienne du ciel (Mc 8,11) ou bien « s'il est permis à un homme de répudier sa femme » (Mc 10,2)

Toutefois, ce complot-là ne réussira pas ! Les Pharisiens ne jouent aucun rôle dans la condamnation de Jésus. À Jérusalem, ce sont les grands prêtres, les scribes et les anciens qui prennent le relais !

Par l'autorité de son enseignement (Mc 1,22.27), Jésus s'impose : les foules sont suspendues à ses lèvres et les scribes et les pharisiens ne trouvent rien à lui répondre. Et Mt de souligner, non sans satisfaction, la supériorité souveraine de Jésus, en précisant qu'après leur avoir dit quelque sévère vérité (« Génération mauvaise et adultère qui réclame un signe ! En fait de signe, il ne lui sera pas donné d'autre que le signe de Jonas), « il les planta là et partit » (Mt 16,4).

L'hostilité des scribes et des pharisiens que Jésus rencontre en Galilée est donc liée aux controverses qui les opposent sur la loi. Tout en introduisant dans le récit une tension grandissante qui atteindra son apogée à Jérusalem, cette hostilité contribue à mettre en lumière l'inouï de la Bonne Nouvelle proclamée par Jésus. La supériorité incontestable de Jésus dans les débats qui les opposent et la sérénité imperturbable dont il ne se déprend jamais sont des données majeures du récit pour éclairer l'attitude de Jésus face à la violence.

À Jérusalem, confronté au commerce des vendeurs du Temple, Jésus réagit par un geste extrêmement violent (Mc 11,15-19 et //). Notons simplement à ce sujet que les évangélistes en font un geste de purification (« Il est écrit : “Ma maison sera appelée maison de prière” mais vous, vous en faites une caverne de bandits ») sans en faire un exemple de la justice distributive de Dieu.

D'emblée, les grands prêtres et les scribes le perçoivent comme quelqu'un de redoutable pour leur autorité (« Car ils le redoutaient, parce que la foule était frappée de son enseignement ») et cherchent à le faire périr (Mc 11,18). Et le récit évangélique de raconter comment Jésus, déjouant magistralement leur piège, leur propose, en guise de réponse à leur question sur l'origine de son autorité, la parabole des vignerons homicides, dans laquelle s'anticipe le destin qui l'attend. Leur réaction est immédiate et fait monter d'un cran l'intensité dramatique du récit : « Ils cherchaient à l'arrêter, mais ils eurent peur de la foule. Ils avaient bien compris que c'était pour eux qu'il avait dit cette parabole » (Mc 12,12).

Au terme de la série des controverses qui se déroulent au Temple, après les assauts en vagues successives de quelques Pharisiens et quelques Hérodiens, puis des Sadducéens, non seulement « personne n'osait plus l'interroger (Mc 12,34) mais Jésus contre-attaque en posant la question qui laisse ses adversaires sans voix : Comment les scribes peuvent-ils dire que le Messie est fils de

David [...] David lui-même l'appelle Seigneur ; alors de quelle façon est-il son fils ? » (Mc 12,35.37)

C'est deux jours avant la Pâque que les événements se précipitent. Les grands prêtres et les scribes sont maintenant explicitement engagés dans un projet de mort : « Ils cherchaient à arrêter Jésus par ruse pour le tuer » (Mc 14,1). Judas, inspiré par Satan selon Lc 22,3, leur en offre l'occasion.

La scène de l'arrestation de Jésus marque un tournant dans le récit et change totalement l'attitude de Jésus face à la violence qui s'exerce sur lui. Parce qu'elle met en jeu sa fidélité à sa mission et sa relation à son Père, sa manière de combattre la violence va prendre un tout autre visage. Visage tout autre, effectivement, puisque Jésus accepte de mourir de la violence humaine sans se défendre.

– *La conversion de la violence en douceur : la figure du juste souffrant*

Les quatre récits de la Passion ont en commun le fait que Jésus ne se défend pas contre l'injustice et les violences qui lui sont faites. Les évangélistes s'attachent à souligner la souveraine liberté avec laquelle Jésus les affronte. Sans faire aucun reproche à ses trois disciples endormis pendant qu'il ressent angoisse et tristesse à Gethsémani, il se laisse arrêter et emmener sans résistance, fidèle, cependant, à son refus de répondre à la violence par la violence quand, selon ce qui est rapporté en Lc 22,51, il empêche ses disciples de frapper de l'épée et guérit l'oreille du serviteur du grand prêtre. À Judas qui le livre, il n'oppose que le triste constat : « Judas, c'est par un baiser que tu livres le Fils de l'homme » (chez Marc, il ne dit rien). Il se laisse frapper et cracher au visage par les serviteurs du Grand prêtre lors de sa comparution devant le Sanhédrin, ou, selon le récit de Jn, il se contente d'une simple question : « Pourquoi me frappes-tu ? » (Jn 13,23). Il n'exprime aucun reproche à Pierre qui vient de le renier, Luc étant le seul des évangélistes à mentionner le regard que Jésus, se retournant, pose sur Pierre (Lc 22,61). Un regard dont on imagine, à l'effet qu'il produit sur celui-ci, qu'il est davantage empreint de tendresse que de reproche : « Il se rappela la parole du Seigneur » [...] « Il sortit et pleura amèrement ».

La figure du juste abandonné et persécuté, évoquée par de nombreux psaumes, constitue la toile de fond sur laquelle les évangélistes ont dessiné le visage de Jésus mourant. Ainsi, le juste, entouré d'ennemis qui l'accusent injustement et le mettent au défi de prouver qu'il est l'ami de Dieu, se trouve dans une solitude radicale, ses amis étant absents et Dieu lui-même étant apparemment sourd et muet, mais ne répond pas à ses adversaires, n'interpellant que Dieu. De même, Jésus est seul, abandonné par ses disciples, silencieux, jusqu'au cri adressé à son Dieu.

Chez Mc et Mt en particulier, le recours à ce modèle du juste souffrant contribue fortement à l'intensité dramatique du récit. Chez Mt, cette thématique est préparée dès le chapitre 8 où deux des quelque dix « citations d'accomplissement » qui jalonnent son récit (introduites par la formule « pour que s'accomplisse ce qui avait été dit par le prophète Isaïe ... ») identifie Jésus au serviteur souffrant. Lui « qui prête à Jésus tant d'invectives, insiste sur sa douceur et sa discrétion » (P. Beauchamp, *La violence dans la Bible*, CE 76, p. 62). Il est le seul à citer « *C'est lui qui a pris nos maladies et s'est chargé de nos maladies* » (8,17) / Is 53,4) ; « *Voici mon serviteur que j'ai élu, mon Bien-aimé qu'il m'a plu de choisir, je mettrai mon Esprit sur lui, et il annoncera le droit aux nations. Il ne cherchera pas de querelles, il ne poussera pas de cris, on n'entendra pas sa voix sur les places. Il ne brisera pas le roseau froissé, il n'éteindra pas la mèche qui fume encore, jusqu'à ce qu'il ait conduit le droit à la victoire. En son nom, les nations mettront leur espérance* » (Mt 12,18-21 / Is 42,1-4).

Ainsi, à la violence ultime, Jésus n'oppose rien d'autre que la « douceur » qui régnait dans le Jardin d'Éden (si bien décrite par Paul Beauchamp dans ses *Études sur la Genèse*²) : « Le Dieu qui avait assumé la violence de l'homme n'a pu commencer à l'effacer qu'en y venant non pour la juger mais pour s'y soumettre » (« La violence dans la Bible », *Études*, 1999, p. 483-492, ici p 491).

– L'abandon comme ultime résistance à la violence

Le cri de Jésus sur la croix – une citation du Psaume 22,2 – « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Mc 15,34 / Mt 27,46) dit à la fois son sentiment de radicale solitude et son effroi devant la mort et sa confiance en son Dieu qu'il appelle. En rapportant une autre parole, moins dramatique, « Père entre tes mains, je remets mon esprit » (Lc 23,46) « Tout est achevé » (Jn 19,30), les évangélistes Luc et Jean ont choisi de souligner que Jésus a fait le choix de se laisser traverser par la violence. « Mais dire Jésus traversé par la violence, c'est dire aussi que la violence n'aura pas le dernier mot de notre condition humaine. Car il n'y aura pas de riposte divine à la violence faite au Christ [...] Jésus meurt et la violence qui l'anéantit ne produira pas de violence en retour. Le silence de la croix nous convoque à faire le deuil d'un Dieu violent » (D. Marguerat, p. 76).

Face à la violence, l'attitude évangélique, incarnée par Jésus, allie résistance et compassion. Dietrich Bonhoeffer parlait de « résistance et abandon » (malencontreusement traduit par « soumission et abandon »). « Le concept de résistance ne peut être utilisé [dans la tradition du combat spirituel] sans celui d'abandon, si l'on ne veut pas laisser la limite de nos luttes – leur

² Média Sèvres, facultés jésuites de Paris, 1971.

éventuel échec, la faillibilité et la souffrance de celui qui lutte ou ne lutte pas – hors de la sphère du combat³ » (C. Theobald).

Face au mal, il y a un paradoxal lâcher-prise qui renonce à l'usage de la force violente.

« Plus encore que dans son activité, c'est dans la passion [du Christ] que se révèle sa manière de se situer face au mal et d'en libérer. Plus qu'une puissance surplombante, s'y révèle un être-avec, un amour seul capable de venir à bout, même si c'est en espérance, des forces de division » (M. Neusch⁴)

Conclusion

« C'est dans la violence traversée et pardonnée qu'il y a le plus de douceur, jusqu'à l'inouï quand le Fils de Dieu en est porteur » (P. Beauchamp, p. 492).

³ C. THEOBALD, « Résister au mal », dans *Le Christianisme comme style*, Paris, Cerf, 2007 p. 960.

⁴ M. NEUSCH, *L'énigme du mal*, Paris, Bayard, 2007, p. 77.